

AU BORD DE L'EAU

Nos nous sommes donc levés tôt ! Déjà le ciel promet d'être lumineux et le soleil chaleureux. Martine l'avait-elle pressenti quand elle m'a proposé ce tête-à-tête au bord de l'eau. Peu importe ! Le jour convient, sans l'ombre d'un nuage, à une promenade champêtre. Un copieux déjeuner : la route nous semblera moins longue, le ventre bien rempli de précieuses vitamines. Mais avant de partir il me faut apporter aux poules ce grain qu'elles réclament en chœur depuis que le jour s'est levé. Martine profite de mon absence pour préparer quelques victuailles qu'elle accompagne d'un souvenir d'Alsace dont elle emplit un sac à bretelles qu'elle accrochera sur mes épaules à mon retour du poulailler. Pourquoi y a-t-elle ajouté une belle carotte ? A vrai dire je n'en sais rien... S'il est préférable de chausser des bottines, on peut partir légers : aucune n'a l'intention de menacer notre escapade.

En quelques pas seulement nous voici déjà en dehors du village ; Il nous à présent faut cheminer à travers champs jusqu'à l'orée du bois. Quelques vaches se retournent sur notre passage : « où vont-ils donc, bras dessus bras dessous, sautillant main dans la main ? Pourquoi se donner tant de peine pour finalement s'enfoncer dans une forêt silencieuse où le soleil ne parvient jamais à pénétrer alors qu'ici l'herbe est tendre et d'un vert appétissant ? Ils pourraient s'y arrêter, nous tenir compagnie et, pour les reconforter, on leur offrirait de ce bon lait tiède dont nous avons le secret ; mais peu nous importe à présent où ils vont et ce qu'ils y cherchent : ils sont déjà trop loin, comme s'ils étaient pressés d'arriver là où ne vont que les humains, enfin quelques-uns seulement car la plupart sont trop affairés pour prendre le temps de venir jusqu'ici et surtout d'aller plus loin encore, dans l'ombre de cette forêt que nous n'avons jamais visitée. » Ces vaches s'imaginent que nous n'avons rien remarqué de leur manège, que leur invitation s'est perdue en route avant d'atteindre nos petites oreilles mais pour nous humains l'herbe n'est bonne qu'à s'y étendre, s'enivrer de sa fraîcheur, s'y prélasser sous une pluie de soleil. Vous nous offrez du lait d'une blancheur tiède dont vous avez le secret mais c'est de l'eau que nous cherchons, l'eau vive d'une rivière nonchalante, un murmure qui court à travers la campagne de village en village et dont toute vie, pour croître, s'abreuve avec le même plaisir répété.

Nous voici parvenus au pied de cette forêt qu'il nous faut traverser pour atteindre la rivière qui s'en échappe à l'autre bout. Pourvu qu'un chêne veuille bien nous y donner un peu de son écorce...

« Crois-tu qu'un chêne nous donnera un peu de son écorce, dis-je à ma bien-aimée qui semble surprise par cette question...

- Une écorce de chêne mais que veux-tu en faire ?

- Un radeau, un voilier ou alors un navire, cela dépendra de la taille de l'écorce...

- Que la rivière emportera jusqu'à l'océan peuplé de toutes ces îles désertes où personne encore n'a accosté ; tes cheveux blancs sont un mensonge, une mauvaise blague du temps qui passe : tu n'as jamais cessé d'être un enfant...

- toi aussi tu as gardé une âme d'enfant ! Et puis on peut bien se laisser aller, tourner le dos à toutes ces convenances qui sont l'affaire des adultes. Personne ne nous verra...

- Personne, tu en es sûr ?

- Quelques animaux peut-être, des poissons ou des écrevisses : à qui veux-tu qu'ils le racontent ? Personne ne le croira et puis d'abord personne ne les comprendra : il faut beaucoup aimer la nature pour la comprendre.

- Tu as raison ! Soyons fous si c'est ainsi que pensent les grands. Pendant que tu cherches des écorces sur des bois morts, moi je cueille des myrtilles : regarde, le sol en est couvert.

- D'accord ! Mais tu ne les manges pas toutes...

Tandis que Martine, avec beaucoup de patience, cueille les myrtilles auxquelles elle goute régulièrement, je cherche désespérément un arbre mort auquel je pourrais arracher quelques bouts d'écorce : j'aperçois soudain un arbre mort, pas bien gros ma foi, couvert d'une mousse bien verte et fort épaisse dans laquelle les doigts s'enfoncent comme dans une éponge. La mousse a dû manger l'écorce depuis longtemps déjà mais peut-être que les feuilles mortes et la terre l'ont préservée de l'autre côté : je décide donc de retourner l'arbre avec précaution et c'est alors que mes yeux ébahis s'arrêtent sur une salamandre, une bien belle salamandre de noir et jaune vêtue. Il faut absolument que Martine voit cela...

« Minoux ! Viens donc voir ce qui se cache sous cet arbre mort...

- Tu veux goûter aux myrtilles, me dit-elle en me tendant ses lèvres...

- Pas maintenant ! Regarde plutôt ce magnifique animal qui s'était caché sous ce tronc...

- C'est une salamandre ! J'ignorais qu'il en existe encore par ici...

- Moi aussi je l'ignorais ! Et pourtant elle est bien là, nous ne rêvons pas.

- Pince-moi, pour en être sûrs...

- Mais alors tu ne cries pas, ça pourrait l'effrayer...

- Les salamandres sont un excellent indicateur, le meilleur peut-être de notre propre santé...

- Explique-moi...

- Leur peau fragile est très sensible aux polluants qui se trouvent dans l'air et dans les sols : quand elles sont malades, nous le sommes aussi, moins bien sûr mais malades tout de même.

- Et puis elles aiment l'humidité et la fraîcheur...

- C'est juste ! Et quand il fait trop chaud, elles souffrent énormément : avec toutes ces canicules qui se répètent, elles pourraient bientôt disparaître...

- D'autant plus que les canicules assèchent les mares et que c'est dans les mares que leurs larves se développent, comme celles des tritons d'ailleurs, jusqu'à ce qu'elles perdent leurs branchies, prennent leurs couleurs et gagnent la terre ferme.

- Et pourtant l'homme s'en soucie si peu ! C'est également valable pour les grenouilles, les crapauds et les tritons palmés : les hommes sont aveuglés par leur propre survie mais ils n'ont pas conscience que cette survie dépend aussi de celle des autres.

- Parce qu'il est mieux adapté, l'homme sera probablement le dernier à disparaître mais il disparaîtra, c'est certain, alors qu'il a toutes les cartes en main pour rester longtemps encore.

- C'est triste mais on n'y peut pas grand-chose ! A notre échelle on peut sauver pour un temps quelques tritons, réduire notre empreinte malveillante et même l'effacer totalement mais c'est l'affaire de tous, des décideurs aux citoyens, une responsabilité partagée que personne ne veut assumer.

- A quoi bon en parler et même l'écrire si dans quelques siècles il n'y aura plus personne pour le lire ?

- En parler, l'écrire, c'est lancer des bouteilles à la mer : on n'est jamais sûr de rien mais qui sait où elles peuvent s'échouer...

- Tu as raison ! Replaçons l'arbre mort comme il était ; j'ai trouvé quelques écorces et si tu as cueilli assez de myrtilles, alors on peut continuer mais d'abord je veux bien y goûter...

- Alors embrasse-moi et dis-moi comment tu les trouves...

- Avec ce goût de myrtille tes lèvres sont encore plus savoureuses...

- Alors embrasse-moi encore...

Reprenant notre route, nous parvenons bientôt à l'autre bout du bois, là où la rivière sort de son ombre. Il nous reste à trouver un parterre d'herbe verte et douce pour y installer ce moment de bonheur. Voilà ce qu'il nous faut : nous serons assez près de la rivière pour entendre son murmure sans risquer d'y dévaler et en sortir trempés. Je dépose mon sac à bretelles et je suggère à Martine de plonger l'Alsace au cœur de l'eau pour qu'elle y reprenne sa fraîcheur. L'entreprise est audacieuse car les pierres qui bordent l'eau sont très glissantes et menacent de nous entraîner au milieu du courant. Martine propose alors de se laisser descendre jusqu'au bord à condition bien sûr que je lui tienne la main et m'engage à ne pas la lâcher. Elle descend prudemment en tenant la bouteille de sa main libre : surtout ne pas lâcher l'Alsace, quitte à en sortir mouillés. Notre modestie nous empêche d'avoir le bras long et me voilà contraint de m'engager, moi aussi, sur les cailloux glissants : s'il me reste une main libre, il n'y a personne sur la berge pour la tenir. Et c'est ainsi qu'arrive ce qu'on n'espérait pas : la pierre glissante a eu raison de notre audace et nous nous retrouvons, tous deux, bien assis au milieu de l'eau qui infiltre chaussures et vêtements. L'Alsace ne s'est pas brisée : ce sera notre consolation ! On avait pris soin d'accrocher une corde au goulot pour plus tard la remonter sans risque de prendre l'eau : à présent c'est inutile puisque déjà nous sommes trempés. Si le soleil

est généreux, l'eau, par son courant, conserve toute sa fraîcheur ; nous remontons nous mettre au sec mais à quoi bon : nous sommes trempés, dégoulinant de partout et nous avons froid.

« Que fait-on, demande Martine en frissonnant ?

- Que peut-on faire ? Nos vêtements sont trempés et ils nous refroidissent ; je ne vois qu'une solution : les enlever jusqu'au dernier et les mettre à sécher.

- Et si quelqu'un nous voit ?

- A part quelques oiseaux et peut-être un lapin, qui pourrait nous voir ? Tu vois bien qu'il n'y a personne...

- Pour l'instant ! Mais imagine qu'un pêcheur vienne à passer...

- Il rira bien fort de notre histoire ou alors il se cachera pour nous épier...

- Mais je ne veux pas qu'on nous observe...

- Tu n'en sauras rien puisqu'il sera caché ! Tu pourras seulement le supposer, à moins d'aller y voir...

- C'est impossible ! Je préfère encore qu'il nous regarde, pourvu qu'on n'en sache rien.

- De toute manière à cette époque la pêche est interdite...

- Tu en es sûr ?

- Oui ! C'est l'épicier qui me l'a dit...

- Et alors ?

- L'épicier est aussi un pêcheur : sa « passion du dimanche » comme il en parle à ses clients.

- Alors un braconnier ! C'est possible un braconnier...

- Si un braconnier d'au loin nous aperçoit, il prendra la clé des champs...

- Pourquoi ?

- Parce que, avec ou sans vêtements, il ne peut pas savoir si nous sommes ou non des gendarmes...

- Tu as raison, il ne peut pas savoir...

- Tu as de plus en plus froid : tu ne crois pas qu'il est temps de nous mettre à sécher ?

- Alors tu commences...

- Si cela peut t'aider... »

Nous n'avons pas trainé ! Nos vêtements étaient si trempés qu'ils collaient à notre peau ; une fois ôtés, nous les avons étendus sur l'herbe : la vigueur du soleil finirait bien par nous sortir de ce mauvais pas. Si nous étions trempés, l'alsace l'était aussi et nous avons pensé qu'il était juste temps de la sortir de son bain, enlever son bouchon et trinquer à notre mésaventure. Le verre à peine aux lèvres, un bruit s'est fait entendre qui venait d'un buisson : de ses deux mains Martine cacha aussitôt ce qu'elle pouvait.

« Vas voir, me dit-elle angoissée, c'est sans doute un braconnier qui, avant de s'enfuir, veut profiter de la situation.

- J'y vais mais prudemment, dans avoir l'air d'y regarder ; tu vois, je m'en approche, lentement, sans faire de bruit : il pourrait s'en aller ! J'y suis presque et je vais très vite le démasquer...

- Sois très prudent, on ne sait jamais... »

J'approchais du buisson quand un lapin s'en échappa et, courant droit devant lui, se retrouva dans les mains de Martine qui ne cachaient plus rien.

« C'est un lapin, me lança-t-elle, tu peux revenir...

- Effectivement c'est un lapin...

- Il est adorable ! En connais-tu la race ?

- C'est un lapin voyeur, le tout premier que je rencontre...

- Sois sérieux ! Tu ne trouves pas qu'il est mignon...

- En tout cas il n'est pas farouche : on dirait que tu lui plais...

- Ne dis pas de bêtise ! Comment pourrait-il savoir que je suis toute nue ?

- En voyant tes vêtements qui sèchent au soleil par exemple...

- Tu me fais marcher...

- Quand je dis que tu lui plais, je parle de ta personne : il semble apprécier ta compagnie, que tu portes ou non des vêtements.

- Tu me rassures ! Si tu penses ce que tu dis, on pourrait l'emmener chez nous : qu'en penses-tu ?

- Je propose que dans un premier temps il reste à nos côtés, qu'il s'habitue à nous, qu'on lui donne à manger et ensuite, quand on repartira, on verra bien s'il veut nous suivre...

- C'est d'accord mais pas d'Alsace pour ce lapin ; à ton avis il a quel âge ? C'est un lapin ou une lapine ?

- Pour le savoir il faut y regarder de beaucoup plus près mais c'est inutile de le brusquer ; quant à son âge, c'est un lapereau et sa petite taille me donne à penser qu'il doit avoir deux ou trois mois, peut-être moins...

- Tu penses qu'il est sevré ?

- On peut le savoir très vite : propose-lui cette carotte que tu as emportée. Je me suis demandé pourquoi et à présent je le sais...

- S'il la mange, cela veut dire qu'il est sevré ; tu crois qu'il me prend pour sa mère ?

- Je crois surtout qu'il est perdu et que, sans sa mère, c'est une proie facile pour d'autres animaux ; il recherche de la protection et il a déjà compris que tu voulais bien lui en donner.

- Tu crois que sa mère le cherche ?

- En tout cas elle ne viendra pas jusqu'ici : les animaux sauvages se méfient des hommes et on ne peut pas leur donner tort. Si sa mère le cherche, elle ne le fera pas indéfiniment : elle en a d'autres dont il lui faut s'occuper et puis elle ne doit pas s'exposer, l'instinct de survie prime sur le reste. Des petits, elle en aura d'autres et, crois-moi, ce n'est pas le premier qu'elle perd.

- Donc on peut l'adopter ?

- C'est à lui de décider mais j'ai l'impression qu'il a déjà choisi.

- Tu penses qu'il s'habituerait ? Il n'était pas destiné à cette vie qu'on peut lui proposer...

- Les animaux domestiques, qu'ils soient d'élevage ou de compagnie, ne sont pas tombés du ciel. Bien avant l'histoire des hommes, tous les animaux étaient sauvages : c'est l'homme qui les a domestiqués en devenant sédentaire. Mais il a fallu d'abord qu'il se domestique lui-même, qu'il s'organise, qu'il définisse des rôles, qu'il mette en place des hiérarchies, qu'il crée des outils et des habitations.

- Autrement dit qu'il devienne rationnel...

- Surtout ne dis pas cela car Heidegger va sortir de sa tombe pour te tirer les oreilles !

- C'est juste ! Mais alors qu'est-ce qui nous a sortis de l'animalité si ce n'est pas la pensée rationnelle ?

- C'est l'Esprit ! L'homme s'est spiritualisé : en témoignant sa prise de conscience de la mort, les premiers rites funéraires et les croyances. Au fil du temps cette spiritualité s'est affinée même si, au bout du compte, les résultats sont loin d'être probants.

- A cause de la rationalité précisément, comme si l'homme s'était perdu à force de se chercher...

- Les hommes se cherchent ailleurs, de plus en plus loin, et ils en oublient le proche.
- Ce qui est au plus proche est devenu le plus lointain ; les hommes fuient leur destin par peur qu'il leur échappe.
- Et ils se réfugient dans les représentations : on pense le monde plutôt que de le vivre. Le virtuel, c'est le quotidien des hommes, leur seule réalité. Ce qui fonde les théories, même les plus fausses, c'est leur efficacité.
- Notre pouvoir d'adaptation est sans limite : on s'adapte même à ce qui n'existe pas ou alors seulement dans la pensée.
- On considère que la pensée prépare à l'action mais la pensée ne sert qu'à penser : c'est toute la différence entre le calcul et la méditation. Si l'homme agit sans cesse, il pense beaucoup trop peu : penser ne sert à rien en dehors de l'action, c'est du temps perdu, la « rêverie d'un promeneur solitaire » aurait dit Rousseau.
- Autrement dit un hors-du-monde...
- Un hors-du-monde que nous avons conçu mais qui n'est pas le monde. Souviens-toi de Rimbaud : « nous ne sommes pas au monde ».
- Et cette absence, c'est « Une saison en enfer », si j'ose dire...
- « Je est un autre », « La vraie vie est absente » : tous ces mots du poète nous disent la même chose, que l'homme est à côté de ses pompes...
- C'est un peu notre cas...
- Parce qu'elles ont pris l'eau et qu'elles sèchent au soleil mais admetts que sans chaussures on ressent beaucoup mieux, avec plus d'intensité, les vibrations de la terre. Les chaussures ne protègent pas que des cailloux et des épines : elles nous protègent aussi du monde et de ce qu'il murmure.
- C'est pour cette raison que Rilke et Lou Salomé marchaient pieds nus dans la campagne ?
- C'était une idée d'Andréas, le mari de Lou mais les deux autres l'ont très vite adoptée : marcher pieds nus, c'est, en quelque sorte, ne faire qu'un avec la terre.
- C'est étrange ! Nous sommes venus jusqu'ici pour mettre nos esprits au diapason du chant mélodieux de cette rivière qui s'écoule et se moque bien du temps car les rivières ne meurent jamais. Il a suffi d'une glissade et nous sommes aussi nus que toutes ces choses qui nous entourent. Ne pense surtout pas que je suis une adepte du naturisme : c'était un cas de force majeure ! Ensuite un lapereau s'est jeté dans mes bras qui semble dire « emportez-moi » comme s'il nous fallait, au moment de partir, prendre avec nous un peu de cet endroit et faire de chez nous un bout de ce monde auquel plus personne ne croit. Les convenances nous imposent de nous habiller avant de revenir au village et pourtant, quoi qu'en dise la bible, ce n'est pas par pudeur ou culpabilité que les hommes jadis se sont couverts de peaux : ils

voulaient seulement se protéger du froid autant que du soleil. L'habit est devenu un voile que l'on jette sur cette faute originelle que nous devons cacher mais elle est toujours là, désirée par ces vandales qui grattent les statues pour les déshabiller : ils en sont convaincus et surtout ils y croient car ils ne la voient pas. Alors ils grattent mais n'y trouvent que de la pierre.

- Ils s'imaginent que l'essentiel est sous la peau mais la beauté est dans la peau telle qu'elle nous apparaît : tout le reste n'est que laid. Sartre disait qu'il faut aimer des femmes leur peau et aussi les entrailles et la merde qui se cachent en-dessous : qui peut aimer de pareilles choses ? Le vêtement est comme le voile des musulmanes : il préserve ou réserve ce que les autres n'ont pas à convoiter.

- On doit beaucoup aimer pour ne pas convoiter : l'amour confond les peaux et ceux qui s'aiment finissent par s'oublier car ils ne sont plus qu'un seul. L'amour est bien plus fort que le désir !

- C'est quand il s'en détache qu'il peut alors grandir mais le désir n'est pas mauvais en soi quand il se met au service de l'amour : l'amour courtois de la belle époque est une hypocrisie, une feinte propice à cacher ce qui l'anime. Le désir devient pervers quand il ne sert que sa propre cause, son seul intérêt au mépris de l'autre qui en devient la chose. Pareil désir se moque de toute beauté : il ne connaît que l'empressement de l'immédiat.

- Et c'est une perversion dans la mesure où l'immédiat n'existe pas. Tous nos rapports sont médiatisés par le monde en lequel ils se reflètent : s'il y a de soi dans l'autre, il y a beaucoup de l'autre en soi. Le désir pervers est négation de l'autre et tout autant négation de soi car, dans le jeu du monde, ils sont liés et s'appartiennent en ce qu'ils ont de commun.

- C'est tout le sens de l'Anneau qui est bien plus qu'une bague au doigt : il n'est double qu'en apparence car ce qui le fonde est unique, c'est-à-dire un et multiple en aucun cas.

- T as dit que, avant de pouvoir domestiquer les animaux sauvages, l'homme avait dû se domestiquer lui-même : évoques-tu un dressage dans les deux cas ?

- Tu as lu, comme moi, « Surveiller et punir » de Foucault, un livre sur les prisons dans lequel le dressage occupe une place importante. Quand on évoque le dressage d'un chien par exemple, on parle très souvent d'éducation : curieusement on utilise aussi ce terme pour désigner la formation de nos enfants et ados. Nietzsche, comme tu le sais, utilise le terme « élevage » pour l'apprentissage des jeunes humains, en lieu et place du terme « dressage » qui ne vise que l'adoption par l'apprenant de comportements adaptés à la conservation des équilibres sociaux. A « élevage » j'aurais préféré le terme « élévation » que Nietzsche n'a pas retenu pour des raisons qu'il a sans doute cru bonnes.

- J'ai l'impression que tu t'égares...

- Au contraire ! Domestiquer, c'est dresser, inculquer les comportements adéquats. Et sans doute que l'homme fut très longtemps domestiqué, c'est-à-dire dressé à adopter les bons comportements. Il y a toujours eu des failles : la marginalité et sa répression ne sont pas nouvelles. Si tu t'intéresses au discours sur l'école, tu te rends très vite compte, avec Durkheim notamment, que c'est le dressage, autrement dit la domestication, qui est préconisé. Il

demeure que, la société devenant de plus en plus individualiste, les comportements se sont modifiés et si l'école, quoi qu'on en dise, est aujourd'hui encore un instrument privilégié du dressage, les jeunes, qui bénéficient à présent d'autres sources, de plus en plus nombreuses, d'information, prennent leurs distances vis-à-vis de ce qui est préconisé par le système : aujourd'hui les jeunes pensent, souvent très mal mais ils pensent alors que jadis on pensait à leur place. Et surtout ils revendiquent leur droit à la différence et à l'autodétermination.

- C'est une avancée majeure...

- Ça aurait dû l'être ! Cependant mai 68 a accouché de l'exactement contraire de ce qu'il revendiquait. Le wokisme, sous lequel se rassemblent un grand nombre de ces revendications, est devenu, du point de vue social, un terme péjoratif pour désigner des mouvements jugés faussement progressistes. Mais il ne faut pas s'y tromper ! Le capitalisme, pour une bonne part en tout cas, a adopté le wokisme mais ce n'est certainement pas par conviction : tous ces mouvements représentent une part de marché importante à laquelle on s'était jusqu'ici très peu intéressé. C'est du consumérisme évidemment mais certains mouvements ne manqueront pas d'y voir un intérêt pour les causes qu'ils défendent, voire une reconnaissance. Quand nous étions enfants, il était impensable qu'une femme soit tatouée des pieds à la tête : ce qui semblait être une mode a fini par devenir une norme que tout le monde, en ce compris le marché du travail et les médias, a accepté. S'il s'agit d'un message féminin qui veut dire « mon corps m'appartient », alors c'est certainement une très bonne chose. Mais la prise en compte, par la publicité notamment, des différences ne doit pas nous aveugler car le refus des différences n'a pas régressé : racisme, homophobie, montée inquiétante de l'extrême-droite. Les jeunes n'échappent pas à cette intolérance, bien au contraire. A défaut d'avoir su nous élever, nous nous laissons dresser, c'est-à-dire nous conformer à des conceptions nihilistes qui sont négatrices de nos libertés et de ce que notre nature profonde nous invite à devenir.

- Ce regard que tu portes sur la réalité sociale est très sombre et cependant je le partage. Avec la modernité l'homme a cru pouvoir se libérer mais il s'est, à vrai dire, enfermé davantage. En instrumentant cette Raison que Descartes avait remise au goût du jour, il n'a fait que se détacher toujours plus de son être véritable : il s'est construit un faux bonheur qui repose uniquement sur le mensonge, ce que paradoxalement Nietzsche appelle « la vérité à tout prix ». Mais, sans vouloir couper court à cette conversation passionnante, je pense soudainement à Diogène dans son tonneau...

- qu'est-ce que tu veux dire ?

- Qu'il nous faut peu de choses pour philosopher, que même les habits sont inutiles : il suffit d'une question...

- C'est, il me semble, la définition même de la philosophie mais on l'a oubliée depuis longtemps ; on pense que la philosophie, c'est donner des réponses alors qu'il s'agit avant toute autre chose de poser des questions : les réponses sont toujours partielles et trop souvent partiales. La philosophie est une tragédie, disait Heidegger...

- Tu penses que nos vêtements sont secs ?

- Je pense qu'ils le sont mais que nos bottines sont encore très humides ; avec des chaussettes on devrait pouvoir les mettre et les supporter : après tout nous n'habitons pas si loin...

- Alors je te confie le lapin pendant que je m'habille : ne le laisse pas s'échapper ! Mais j'y pense : comment allons-nous le transporter ?

- Dans le sac à bretelles qui est vide puisque nous avons tout mangé.

- Sauf les myrtilles mais tu peux les manger si tu veux...

- Je préfère les goûter sur tes lèvres ! Ce sera pour plus tard, quand nous serons rentrés. C'est à mon tour de m'habiller, à toi de prendre le lapin... »

Les vêtements sont passés, les bottines humides encore sont chaussées et dans le sac à bretelles le lapin délicatement est déposé : nous pouvons repartir. Pour éviter le bois nous prendrons un raccourci : inutile de trainer avec nos pieds mouillés et ce lapin qui, au fond de son sac, doit être angoissé. Si nous voilà chez nous, le lapin n'y est pas encore : dans le fauteuil de cuir il se sent étranger. Avant toute autre chose se déchausser et confier à des mules de soulager nos pieds ; Martine, avec beaucoup de tendresse, rassure notre invité : « cette maison est désormais la tienne et tu n'as rien à craindre, Denis prépare un nid rien que pour toi ! » Dans le grenier m'attend une caisse en bois qui fera mon affaire : j'y découpe une entrée et en couvre le fond d'une bonne poignée de foin, dans un bol en terre cuite un peu d'eau fraîche, dans un autre en acier une bonne rasade de nourriture adaptée et enfin une carotte qu'il pourra grignoter. C'est prêt, notre ami peut s'y reposer et nous, d'un bain chaud et moussant, nos deux corps délasser. Nos habits, séchés par le soleil, refusent d'être portés : il faut qu'une fois encore dans l'eau le tout soit trempé et d'un peu de savon qu'il retrouve sa fierté. Mais peu importe ! Ici pas de pêcheur et moins encore de braconnier, seulement quelques rideaux que nous devons tirer et aussi des myrtilles que l'on peut déguster : elles donnent à nos baisers une saveur si sucrée. De ce que fut la suite, je n'en veux rien conter et qui aimerait savoir n'a qu'à l'imaginer.

« On aurait dû penser à notre lapin, me dit Martine souriante et cependant gênée...

- Et pourquoi donc ?

- Parce qu'il est beaucoup trop jeune...

- Et alors ?

- Imagine qu'il nous ait regardés...

- De la caisse où je l'ai mise il ne pouvait rien voir...

- Soit ! Mais il pouvait nous entendre...

- J'en doute ! Ce brave petiot s'est endormi depuis longtemps : pour lui la journée fut éprouvante.

- Tu as raison, il dort comme un bébé... Et on devrait sans doute en faire autant.

- On a mangé toutes les myrtilles...

-Je te vois venir ! Et bien figure-toi qu'il en reste : j'en ai mis de côté...

- Quand j'étais au grenier, j'imagine...

- Pour que tu n'en saches rien !

- Alors emportons ces myrtilles et montons nous coucher... »

Et ensuite ? On est monté se coucher et on a mangé les myrtilles ! Et puis ? Il n'y a pas de « et puis ? », seulement une porte close : l'histoire s'arrête sur le palier et reprendra demain...

Martine, le lendemain matin : ces myrtilles étaient vraiment délicieuses...

Denis : C'est vrai ! Et surtout elles ont quelque chose de spécial... comment dire ?

Martine : qu'on devrait retourner dans la forêt pour en cueillir d'autres...

Denis : c'est exactement cela !

Martine : alors allons-y ! Pourquoi attendre ?

Denis : tu n'oublies pas quelque chose ?

Martine : mais bien sûr ! J'oublie notre lapin qui s'est réveillé tout seul et qui attend qu'on s'occupe de lui.

BAISERS DE FRUIT

Les myrtilles ont leur temps et finissent par passer :

Faut-il que nos amours d'un an soit reportés ?

Il est tant d'autres fruits à tes lèvres goûter :

Je ne suis pas en peine d'enivrer nos baisers.

Au baiser de framboise je n'envie de goûter
Et je crains des airelles qu'il soit acidulé ;
On voit souvent par deux une jolie pomme croquée :
De son parfum leurs lèvres combien ont conservé ?

On dit que des agrumes elle aime se parfumer,
Celle qu'un profond désir sur elle veut attirer ;
Je sais des mandarines qu'elles te plaisent, mon aimée,
Pourvu que de pépins elles ne soient habitées.

C'est le fruit de la vigne qui est ton préféré :
Le raisin sur tes lèvres il me plairait goûter
Mais il est à son cep encore bien accroché
Et ce n'est qu'en automne qu'on cueille si doux baiser.

L'été n'est guère vaillant quand on aime s'embrasser,
N'apportant que groseilles et rhubarbe effilée ;
De quels fruits la saison peut-elle nous embrasser ?
Des baisers le plus tendre nous vient du cerisier...